
Discours épistémique, fiction et jugement nationaliste : M. Lacheraf à propos de *La Colline Oubliée* de M. Mammeri

Abderrezak DOURARI*

*"On ne peut conclure d'un mot à une valeur, d'une valeur à une institution,
D'un slogan à un fait, d'un proverbe à une conduite, d'un rite à une croyance,
D'un théologème à une foi personnelle, d'une foi à un conformisme,
d'un Idiotisme linguistique à la psychologie d'un peuple".*

(Paul VEYNE, Comment on écrit l'histoire, Paris, Ed. du Seuil, 1978)

"Quelle fête formidable on peut faire quand plusieurs têtes entrent dans le jeu..."

Et quel paysage morose, aride, déprimant, quand il n'y en a qu'un

qui pense ou qui fait semblant ...un qui dicte ce que les autres doivent dire et penser"

(M. Mammeri, Entretien avec T. Djaout, Laphomic, 1987)

I. Prologue : Le contexte et le prétexte : thème, histoire acteurs

Mostefa Lacheraf et Mouloud Mammeri sont deux intellectuels algériens producteurs de pensée. Ils sont, faut-il le rappeler, des intellectuels engagés qui ont eu une grande influence tant sur les générations des années soixante dix et quatre vingt que sur le pouvoir. Autant dire qu'ils ont bien marqué leur époque. Leur disparition n'a pas beaucoup changé les choses car leurs pensées dynamiques, modernistes et

* Professeur en sciences du langage, Alger II, Directeur du centre national pédagogique et linguistique pour l'enseignement de Tamazigh.

critiques ne laissent pas indifférent.

La société algérienne a, en fin de compte, toujours eu mal à son savoir. S'il est vrai que les controverses entre intellectuels relèvent de la normalité ici comme ailleurs, en Algérie ceux-ci sont une denrée rare. Cela n'empêche pas que deux intellectuels aussi brillants l'un que l'autre, Mouloud Mammeri et Mostefa Lacheraf, confrontés à la trame narrative d'un roman, et c'est déjà l'affrontement sans relativisation. Mieux, on découvre que l'intellectuel chercheur de modernité se cache vite derrière le vocabulaire à l'emporte-pièce, mais bien habillé, de la culture populaire. Si ce n'était qu'entre eux que la querelle avait pris dans le contexte historique tendu des années cinquante, sept années après les massacres de Sétif et Kherrata, d'un côté, et à trois ans seulement de la crise dite berbériste de 1949, d'un autre côté, à l'heure où fermentait la lutte anticoloniale, on se serait fait une raison. Mais que génération après génération, et dans le contexte de construction de l'Algérie indépendante, cette querelle soit entretenue au point de sa réification, on est contraint à y voir un désir pathologique de distinction et de visibilité. Pourtant, les intellectuels ont fort à faire dans leurs combats Sisypheens pour advenir contre l'autoritarisme de l'Etat dont ils sont les parias depuis la guerre de libération déjà.

Il s'agit, on l'aura compris, de la querelle qui a porté sur l'opportunité de l'œuvre romanesque de Mouloud Mammeri, *La colline oubliée*, et de la publicité dont elle avait joui à l'époque en Métropole. Que M.C. Sahli, ou Mostefa Lacheraf interpellent Mouloud Mammeri, en son temps, afin qu'il se démarque publiquement du colonialisme qui pouvait insidieusement tirer profit du succès littéraire de la parution de son roman "*La colline oubliée*" et de la publicité qui lui avait été faite à cette occasion, n'est pas inconvenante à notre avis; l'idée serait qu'on ait senti le besoin de battre le rappel de tous à un moment précis de l'histoire, dans des conditions de déséquilibre du rapport des forces entre les nationalistes et les colons. Surtout s'agissant d'un intellectuel, une denrée très rare à nos jours. Que l'interpellation ait suscité une colère indescriptible de l'auteur est tout aussi compréhensible; car l'auteur s'attendrait naturellement au soutien et à l'expression de la fierté de ses compatriotes du fait que, grâce à lui, on ait réussi à percer la carapace colonialiste qui enveloppait le colonisé de mépris jusqu'à sa déshumanisation (v. les travaux de Frantz Fanon).

Ecrire c'est être. Mais, faut-il le rappeler, tout le monde n'avait pas en ce temps le même point de vue sur l'attitude à adopter envers le colonialisme.

Voilà, nous semble-t-il, les éléments d'un malheureux malentendu, décontextualisé et réifié. Deux attentes légitimes et antagonistes: d'un côté, l'auteur fier de sa réussite et s'attendant à une osmose joyeuse de ses compatriotes se retrouve violemment mis face à une demande de justification d'attitude abrupte, pressante et injustifiée à ses yeux; de l'autre côté, des intellectuels algériens totalement sous l'emprise des exigences de la lutte anticoloniale adjurent leur compatriote intellectuel de se démarquer du projet colonial et de sa lecture de cette œuvre romanesque détournée de son sens et de ses visées!

Véritable paradoxe en général difficile à résoudre car les protagonistes, chacun, fermement rivé dans ses certitudes du moment, adopte une posture rigide d'exigence d'une totale adhésion de l'individu, jusqu'à l'abnégation, au projet collectif (communautaire), d'ailleurs hétérogène encore en ce temps... Ce fut le cas du FLN révolutionnaire qui a exigé des autres partis de se dissoudre pour pouvoir le rejoindre dans son projet d'indépendance. Ce fut le cas aussi des islamistes, durant les années quatre vingt dix, qui ont exigé de toute la population de s'engager à leurs côtés ou risquer la disgrâce et la condamnation d'apostasie.

Il n'est pas fortuit de noter, au passage, pour illustrer la posture intellectuelle que nous adoptons nous-mêmes ici pour lire ces événements, que l'idée est la fille de son temps et des circonstances de sa naissance, qu'une vision est celle du moment de son éclosion et ne peut prétendre à l'éternité comme le démontre Michel Foucault par la notion d'épistémè.

Que ce soit dans un journal affilié à l'Association des Oulémas (*Le Jeune musulman, Organe des Jeunes de l'Association des Oulamas Musulmans d'Algérie*, Alger, 1952-54) que cette critique acerbe contre Mammeri ait été éditée et diffusée n'est certainement pas trivial. Un débat entre intellectuels modernistes, non membres de cette association salafiste, se tient dans les colonnes accueillantes de l'organe des Jeunes de cette association. Rappelons, pour mieux souligner ce paradoxe, que les Oulémas, jusqu'en 1956 (soit quatre ans après ce débat houleux), n'avaient pas encore intégré la lutte armée pour l'indépendance et continuaient à être assimilationnistes en théorisant cette attitude par les concepts de "nationalité ethnique" qui distingue deux communautés (autochtones musulmans Vs Européens chrétiens) et "nationalité politique" (la grande patrie française) commune aux deux (V. Ahmed Mehsas). Pourtant c'est sur cet organe d'une association de jeunes dépendant des Oulémas que des intellectuels algériens modernistes et acquis à l'indépendance crient haro contre Mammeri et lui demandent de

se démarquer publiquement du projet colonial, et c'est sur ce même organe que Mouloud Mammeri répond à ses détracteurs... Quant à l'association des Ulémas, elle continuait à se préoccuper des rites religieux "à la lumière du Coran et du Hadith", comme le souligne clairement ce titre de l'encadré qui accompagne cette critique de Mammeri; elle continue donc d'oblitérer cette même lutte dans ses écrits, y compris dans ce numéro même de leur organe, sans susciter le courroux de personne.

Mais, à cette époque, des indépendantistes pouvaient-ils imaginer une association religieuse s'occuper de politique?

Mostefa Lacheraf, (M.C. Sahli ou Mammeri), aurait-il accepté d'écrire sur/ serait-il accueilli dans les colonnes de l'organe de cette association ou celui des islamistes salafistes des années quatre vingt et quatre vingt dix?

M.C. Sahli demande, donc, à M. Mammeri (*in Le Jeune Musulman*, N°12°) une démarcation du projet colonialiste sans faire une lecture de "la colline oubliée"-œuvre incriminée de l'auteur. Le titre de sa demande de démarcation, probablement fourni par le journal, est révélateur d'un jugement hâtif: "La colline du reniement". Celui-ci répond et le qualifie d'"envieux". Vient ensuite la lecture de Mostefa Lacheraf, annoncée par ce même journal- Organe des Jeunes de l'Association des Oulémas musulmans d'Algérie, qui qualifie Mammeri de "régionaliste".

On le voit bien, les termes du débat passionnel sont posés sans laisser place au questionnement rationnel sur l'œuvre qui se retrouve subordonnée à une grille de lecture manichéenne: nationaliste ou colonialiste... "Avec Nous" ou "contre Nous", sans possibilité pour une autre attitude.

Par conséquent, M. Mammeri avait bien raison de s'exclamer:

(1) " *Parce qu'enfin, pourquoi M. Sahli ne nous dit-il pas ...ce qu'il a vu dans mon roman?*"

Mais Mostefa Lacheraf le lit et le critique avec plus de précision et de détails.

II. M. Mammeri vs M.C. Sahli: "La Colline oubliée" ou "La colline du reniement"? Idéologie, discours polémique, et interprétation du texte par le paratexte

Sous ce titre qui annonce un préjugé non favorable, M.C. Sahli somme M. Mammeri de s'expliquer sur la publicité faite à son roman, "*La colline oubliée*" publié par une grande maison d'édition parisienne. Sans précaution, ni réserve de style, Sahli lance:

(2) *"S'il s'agissait de la découverte d'un grand talent, on se réjouirait de voir le mérite reconnu et récompensé dans la personne d'un compatriote. Mais lorsqu'à peine sorti des presses et encore inconnu à Paris, ce roman est répandu aux quatre coins d'Algérie, lorsque les journaux colonialistes...lui tressent des couronnes...nous sommes fondés à trouver l'affaire suspecte..."*

En somme, le "nous" tient les journaux colonialistes pour des diseurs de vérité, omniscients, infaillibles, et non manipulateurs... C'est vrai on n'est pas encore dans l'affaire de "la bleuite" mais tout de même. Plus loin, Sahli enfonce le clou:

(3) *"Qu'y a-t-il de **déshonorant** dans "la colline oubliée" pour **mériter les éloges de nos pires adversaires**?"*

Sahli ne répond pas à sa question. Il est évident qu'il est déjà acquis à une condamnation sans lecture, a priori, du texte fictionnel de Mouloud Mammeri. Il lui dénie, implicitement, tout "**talent**", et suggère l'existence de quelque chose de "**déshonorant**" dans son roman pour que le colonialisme ait pu lui trouver du charme. Ce qui est une manipulation énonciative évidente visant l'orientation de la lecture du roman. L'impliqué de tels énoncés est que SAHLI concède au colonialisme une connaissance meilleure du sens profond, sous-jacent du roman ...

Le 'colonialisme' a donc pris la peine de lire le roman de Mammeri, alors que Sahli ne daigne pas le faire et se contente de s'enfermer et d'enfermer les lecteurs dans une réflexion d'une circularité affligeante qu'on peut exprimer sous la forme suivante: si le colonialisme considère ce roman bon, donc ce roman le sert...si ce roman sert le colonialisme, donc il ne sert pas la cause anticoloniale. Bel exemple de raisonnement catégorico-déductif qu'un intellectuel formé à la pensée philosophique et historique aurait pu éviter.

Mais il ne se contente pas de tirer des conclusions aussi fantasques que celle-là. Il reprend à son compte, sans critique, le point de vue de "La dépêche quotidienne":

(4) *"Le critique de la "dépêche quotidienne" découvre dans l'œuvre de M. Mammeri **un côté politique favorable au colonialisme**. Il voit dans ce livre, le roman du peuple kabyle dont 'les affinités' avec le peuple français appellent...une collaboration fraternelle pour le plus grand bien du colonialisme".*

C'est après tout l'opinion de ce critique et qui n'engage que lui. Pourquoi le créditer d'un pouvoir véridictoire aussi absolu? Plus, pourquoi devrait-on s'attendre à ce que le colonialisme dise la vérité pour les Algériens non colonialistes?

Mammeri relève une autre incongruité qui ajoute à la confusion quant à la modalité dont Sahli traite la question de l'écho médiatique fait à son œuvre: il oublie de citer les autres articles des titres de la presse non colonialiste comme "*Liberté*" organe du PCA ou de "*Lettres françaises*". Lacheraf ne les retient pas non plus. Approche sélective des références ?

Osons une question candide: Quel intérêt le colonialisme a-t-il de lire honnêtement pour le compte de ses adversaires algériens acquis à l'indépendance de leur pays?

La réponse de Mouloud Mammeri n'a pas manqué de relever ce fait incongru quand il dit :

(5) "*M. Sahli déclare lui-même qu'à 'dessein' il n'entre pas dans l'analyse de ce roman'...*

Ensuite, qui lirait, parmi les Algériens, analphabètes pour une grande part, un texte littéraire non écrit au premier degré, qui plus est en français, langue qui n'est pas celle du peuple algérien comme le dit Sahli lui-même:

(6) "*Selon la logique des choses, un écrivain doit s'exprimer dans la langue de son pays, si, du moins, il entend se faire comprendre de son peuple, conserver et fortifier ses liens avec la communauté nationale. "*

a. La langue du pays, la langue du « nous » et la langue du « je »?

On ne sait pas laquelle ! La langue du peuple? C'est plus précis. Même après la lecture de l'article de M.S. Sahli on n'a pas de réponse à cette assertion principielle. On a l'impression qu'il s'agit comme d'une évidence et que toute spécification serait tautologique. Il aurait été très intéressant de savoir de quelle langue il s'agissait à cette époque du moins dans l'esprit de notre auteur philosophe; je ne pense pas que l'idée de la langue *arabe algérienne* lui ait traversé du tout l'esprit; encore moins *tamazight*-langues algériennes que parle effectivement la quasi totalité des citoyens de ce pays!

Ecrire est un acte élitaire, élitiste dans le contexte d'un peuple maintenu dans l'analphabétisme et la pauvreté par la puissance coloniale. Une alphabétisation en algérien aurait été, est aujourd'hui même, le meilleur moyen de sauver une grande masse d'Algériens de l'obscurantisme car leur langue, l'algérien, ils la maîtrisent déjà; il ne leur manquerait que la maîtrise d'une graphie, soit vingt six signes. Mais est-il pensable de faire une telle entreprise sans soulever des réactions épidermiques qui ramènent au registre de la *chou'oubia* (=ethnisme, accusation forgée au début de la civilisation arabo-islamique contre les

Iraniens qui revendiquaient leur spécificité culturelle persane, y compris leur langue, dans le cadre de l'Islam) et vous vouent aux gémonies?

Nous voudrions dire que ce débat autour de *la langue du peuple* est trop complexe pour pouvoir l'évacuer en un tournemain. Son utilisation comme argument massue contre le roman de Mammeri est, pour le moins, spécieux. Ce roman, écrit en français, et visant, de toute façon, l'élite capable de comprendre les arcanes d'un discours fictionnel, qui, plus, est francophone, ne pouvait donc pas être une source de confusion pour le peuple qui ne lisait même pas dans sa langue maternelle.

b. L'art pour l'art : taxinomie idéologique et conformité discursive superficielle

M.C.Sahli invoque contre Mammeri un autre argument. L'argument de la thèse de l'art pour l'art, car quand bien même il reconnaît, de manière oblique, la qualité formelle du roman de Mammeri, il ne serait pas excusé pour autant car il y aurait des moments historiques spécifiques où il faudrait faire feu de tout bois contre le colonialisme et/ou l'impérialisme:

(7) *"Il nous **importe peu** qu'un Algérien, écrivant en **français**, se taille une place dans la littérature française par les **qualités formelles** de son œuvre. **La théorie de l'art pour l'art est particulièrement odieuse dans ces moments historiques** où les peuples engagent leur existence dans les durs combats de libération".*

On sait combien la critique de cette thèse de l'art pour l'art a fait florès dans les milieux intellectuels et d'artistes (voir Louis Aragon ou Paul Eluard) de gauche, notamment, jusqu'à la fin des années soixante dix et justifiait assez, à elle seule, la condamnation à la marge de producteurs d'idées et de créateurs nonobstant leur talent pour peu qu'ils aient adopté des postures de neutralité à l'égard des grandes questions politiques et idéologiques de leur temps. L'intellectuel **devait** être **engagé**. L'engagement **doit** être **explicitement assumé** dans les écrits. Ce point de vue n'est pas propre à M.C. Sahli ou à Mostefa Lacheraf. Il continua à enrégimenter des intellectuels et penseurs bien longtemps après et un homme aussi brillant qu'Edward Said (*Des intellectuels et du pouvoir*, Marinoor, Alger, 2001) nous semble en être une illustration parfaite dans la mesure où il a théorisé cette attitude. C'est là peut-être l'argument de taille que voulait opposer M.C. Sahli à Mammeri. Ainsi, M.C. Sahli déclare-t-il le plus normalement du monde:

(8) *"Une œuvre signée d'un Algérien ne peut donc nous intéresser que d'un seul point de vue: **quelle cause sert-elle?**"*

C'est cela aussi, probablement, qui aura retenu l'attention de Mostefa Lacheraf et l'aura guidé dans sa lecture du roman. Rechercher une quelconque condamnation quasi directe du colonialisme dans la "Colline oubliée", œuvre romanesque, faut-il le rappeler, relève de la gageure si l'on se contentait d'une lecture au premier degré. Dès le moment où le roman ne se présentait manifestement pas ainsi directement et explicitement, il n'aura été lu que pour y chercher ses '*connivences*' avec l'adversaire colonialiste.

M.C. Sahli reprend plus loin la lecture qu'en fait le critique du journal *La Dépêche Quotidienne* et tire des conclusions qui concernent Mammeri:

(9) "*Il voit dans ce livre le roman du peuple kabyle dont les affinités avec le peuple français appellent...une collaboration fraternelle pour le plus grand bien du colonialisme*"

Et d'assener:

(10) "*On admire cette obstination imbécile à vouloir faire des Kabyles des traîtres à la cause algérienne*"

Il reprend ensuite un autre critique, de l'hebdomadaire neutre "Arts", qui aurait cité:

(11) "*à la fin de son analyse... un passage où le principal personnage, désertant la colline où il a épuisé son adolescence, s'engage à mourir n'importe où et n'importe quand en héros de la civilisation*"

Et c'est l'argument, présenté comme fatal, que reprend d'ailleurs fondamentalement Lacheraf dans son analyse et sa réponse à Mammeri. Bien sûr, ainsi présenté, Sahli pouvait conclure de manière presque jubilatoire en disant péremptoirement:

(12) "*Voilà évidemment de quoi combler les vœux des colonialistes et justifier leur mission civilisatrice*"

Jugement trop simple et trop facile quand on n'a pas lu le roman ou qu'on l'a lu avec des aprioris. Comment un roman qui décrit une population vivant sous la domination, dans la misère la plus indescriptible, misère sexuelle, culturelle, sociale et alimentaire, décédant de maladies et de dénuement, de froid contrastant violemment avec la vie des Européens colonialistes et leurs suppôts, vivant dans l'opulence en ville dans des habitations cossues, pouvait-il servir la cause de l'adversaire colonialiste? Quelle est cette mission prétendument civilisatrice qui peut s'accommoder de cette chienne de vie des Kabyles de la "colline oubliée"? Le contraste ressemble à s'y méprendre avec le régime d'apartheid et les sinistres bantoustans d'Afrique du Sud. Mais, en plus, le personnage incriminé n'est aucunement fier ou heureux d'aller guerroyer pour vivre dans la civilisation, comme ç'aurait été le cas de quelqu'un qui aurait adopté la mission civilisatrice, mais est au contraire triste de devoir aller mourir pour elle, car dépité de cette vie impossible dans laquelle se débattent ses semblables et meurent les uns après les autres, s'évanouissant comme un monde en putréfaction, une culture qui semble être au crépuscule de sa vie. Ses amis sont partis, ses repères qui ont enraciné son adolescence et ses rarissimes joies discrètes sont disparus...l'horizon est si bas, le ciel si lourd...qu'y a-t-il d'autre à faire que de vouloir se laisser happer par ce triste et funeste cortège en

disparition, mourir un peu comme le monde auquel il était habitué mais non résigné? Un *herraga* avant l'heure !

Mouloud Mammeri ne rate donc pas cette occasion pour répliquer:

(13) "*Pourquoi dès lors s'il a lu mon roman...prend-il pour argent comptant un passage où il est dit ironiquement (je dis bien ironiquement et cela ressort avec une aveuglante clarté du caractère du personnage, du texte même, de tout le roman enfin) que le héros va se battre pour la civilisation ?*".

Et de terminer en rappelant le rôle assigné à un tel roman dans la lutte communicationnelle qui se jouait sur la scène algérienne, métropolitaine et internationale quant à la réalité de la situation de la population algérienne dont l'opinion mondiale ne connaissait que la version idyllique manipulée par le colonisateur. Il rappelle aussi à Sahli sa responsabilité de rétablir la vérité:

(14) "*Je m'attends donc, à ce que vous écriviez à ce journal pour y réparer votre erreur, y rétablir la vérité publiquement pour dire que vous avez étalé votre fiel, pour dire que vous êtes heureux qu'un écrivain algérien ait fait un roman algérien sur des réalités algériennes, un roman qui comme tel ne peut donc que servir la cause algérienne...Je m'attends donc à ce que vous montriez ici votre joie de voir que La Colline oubliée contribue à faire connaître les problèmes algériens auprès d'un vaste public composé de gens simples de bonne volonté qui, sans cela, ne nous auraient jamais aperçus qu'à travers des prismes déformants... "*

Il est vraiment étonnant que deux intellectuels se soient exprimés avec une telle passion en dépit, nous l'avons déjà dit, des circonstances de tension au sujet du rapport de forces entre "le camp colonialiste" et le "camp nationaliste", à supposer que ces entités avaient à cette époque une existence et une configuration nette. On s'étonnera aussi de cette facilité des Algériens de s'embarquer sur des attitudes irréconciliables, positions d'excommunication d'une partie contre une autre, au seul motif d'un simple satisfecit exprimé de manière, parfois, insidieuse par le colonialiste à l'égard de l'une des parties. L'affaire de la Bleuïte l'a suffisamment démontré plus tard.

III. M. Lacheraf Vs M. Mammeri : Entre description et interprétation orientée

Lacheraf, contrairement à M.C. Sahli a pris la peine de lire le roman de M. Mammeri. Analyste qui se voulait rigoureux, il succombe tout compte fait à un péché mignon: une lecture du roman à travers la grille

des attentes nationalistes de l'époque. Qu'y a-t-il d'anticolonialiste dans le roman? N'y a-t-il pas une tentative dans le roman d'insinuer des idées colonialistes? Comme par exemple cette idée de *peuple kabyle* considérée comme l'expression du désir du colonialisme de *diviser* le peuple algérien? Le colonialisme revêtu de *l'alibi de la civilisation* d'un peuple archaïque, n'y trouve-t-il pas *écho* et justification a posteriori chez Mammeri? Telles sont les questions-hypothèses présumées par les réponses de Lacheraf et qui sont au principe de son analyse du roman.

En dépit de gros efforts manifestes dans la lecture du roman, citations à l'appui et catégorisation des personnages du roman, on ne peut se passer du sentiment que Lacheraf a dû avoir un avant-goût sémantique du roman qui a guidé sa lecture.

Sous le titre "*La colline oubliée, ou les consciences anachroniques*", moins exclusif que celui de M.C. Sahli, Mostefa Lacheraf repasse en revue la totalité du texte du roman mais non sans avoir fixé dès le départ le cadre d'intelligibilité du texte. Ce cadre est celui qui permet de fixer les limites du jugement de Lacheraf sur le sens du texte fictionnel de son protagoniste dont il semble s'être investi d'une mission de démystification.

a. L'attente légitime du « nous » et l'écart du « je »

Notons, au départ, l'usage, j'allais dire abusif, du "nous" par Lacheraf comme référence à un collectif présenté comme homogène:

(15) "*Notre pays n'a pas toujours l'occasion de saluer de tels événements, et, s'il nous est donné de nous réjouir...de la parution d'un livre écrit par un jeune de chez nous, notre attente va souvent de pair avec une exigence bien légitime. La conscience de ce peuple affleure désormais de plus en plus à la surface du monde actuel et de ses réalités. Nous ne lui en voulons pas de s'exprimer avec ses maladresses, à condition qu'elles soient sincères, mais quand elle cesse de témoigner d'elle-même en faussant les actes qui sont les siens ou en dénaturant sa propre image, nous avons peine à la reconnaître. Et c'est un dépaysement semblable qui nous prend à la lecture de "La colline oubliée" de Mouloud Mammeri*".

On le voit bien, cette idée d'attente légitime régit l'interprétation de tout le reste. En somme, pour répondre à une **attente légitime du « nous »**, il faut une **création littéraire, artistique...légitime du « je »**. Sauf que, comme le "nous", on ne sait pas comment est définie, et sur quoi repose, cette légitimité? L'élite du PPA-MTLD, structure politique dirigeante de la revendication d'indépendance algérienne, à cette époque, était divisée en Messalistes et centralistes. Les Ulémas, quant à eux,

étaient assimilationnistes et n'avaient intégré, la lutte pour l'indépendance que forcés après le congrès de la Soummam en 1956 où probablement ont joué le charisme et l'intelligence politique d'Abane Ramdane. Nous imaginons, ici, Lacheraf véritablement sous l'effet d'une perception romantique révolutionnaire de la société toute engagée derrière une élite éclairée unie qui, elle-même, est mobilisée autour de la même opinion.

Quand il annonce que

(16) "*Si ce roman produit...une telle impression c'est un peu à cause du genre régionaliste qu'il représente et, surtout, pour un parti-pris sentimental et même passionné...il n'y a pas que l'amour de la petite patrie qui anime ce livre, il y a aussi la façon presque agressive, injuste, avec laquelle on retranche la communauté régionale du reste du pays*".

cela signifie que le roman aurait pu être lu autrement s'il ne s'était pas intéressé à la seule Kabylie, et il faudrait peut-être ajouter, à une seule partie de la Kabylie- la localité natale de Mammeri, Taourirt Mimoun des Ath Yenni. Ce genre est déclaré *régionaliste* car il décrit une région. Il serait même *injuste* et *agressif* à l'égard des autres régions du pays, car il focalise sur une région et ne parle pas des autres. Les *vrais* sentiments seraient donc ceux qu'on a à l'égard de *toute la nation*, de *tout le pays*, jamais ceux qu'on a à l'égard de *la petite patrie*, la localité où l'on est né. L'humanité en serait bien désincarnée car même la subjectivité serait contrainte de suivre les arcanes policés de l'amour de la nation -pure abstraction politique des temps modernes.

b. disqualification du discours de l'autre par la réduction de sa validité spatiale

S'il est aisé de supposer que *la colline oubliée* est représentative de toute la région kabylophone, pourquoi en serait-il moins de penser qu'elle est représentative de toute l'Algérie? Car les affres de la ponction prélevée par le colonialisme de jeunes Algériens pour alimenter la chair à canon nécessaire à la guerre d'Indochine, la misère culturelle, sexuelle, sentimentale, alimentaire, et sanitaire...étaient la chose la mieux partagée entre Algériens autochtones! Quel est le personnage de ce roman qui évoque pour nous le *Kabyle* exclusivement et pas du tout *l'Algérien* moyen de cette époque quelle que soit sa région natale? Le contact avec d'autres Algériens, d'autres régions, s'il n'est pas l'objet du roman n'existe pas moins puisqu'à travers le personnage du colporteur, à travers la visite des commerçants ambulants à dos de chameaux venant des autres régions de l'Algérie, à travers l'organisation du maquis et les nécessités de coordination par courrier...on arrive à voir qu'ailleurs non plus ce n'est pas le paradis. Pas même au Maroc où la guerre fait rage au Rif. Est-il

vraiment si difficile d'imaginer cette *colline oubliée*, et la vie qui s'y mène, comme une représentation métonymique de l'Algérie?

Qui aurait pu penser à le qualifier de genre régionaliste si le roman décrivait la vie à Boussaâda, ou Oran?

Que Mammeri ait eu une plus grande sensibilité envers sa Kabylie, est, par ailleurs, tout à fait naturel...Le pays natal est toujours plus brillant dans les rêves et réminiscences nostalgiques chez tous les Hommes. Que tout ce qui évoque la berbérité fut marginalisé ou frappé de suspicion à l'époque dans l'évocation culturelle et politique algérienne, n'est pas non plus un fait inconnu, dans la mesure où l'idéologie dominante dans la mouvance nationaliste (celle d'origine kabyle y compris) était l'arabo-islamisme exclusif de toute spécificité dénoncée comme attentatoire à l'unité du pays et de la nation arabe. Après tout, 1952, date de parution du roman, intervient à peine trois années après la crise du PPA-MTLD de 1949 dont la quintessence était la définition de la personnalité et l'identité nationales (voir document *Idir al-Watanî*).

Alors pourquoi parler en fait de "fausses données ethniques"? Y a-t-il quelque chose dans *la Colline Oubliée* qui autorise un tel discours sur la composition ethnique de l'Algérie?

(17) "*On part de fausses données ethniques, et, cédant à un tempérament exclusif, ...on veut esquisser une sorte d'épopée: celle d'une collectivité montagnarde considérée à tort, comme hétérogène et n'ayant aucune attache avec le peuple d'alentour. Bien qu'allusif et latent, ceci est grave et c'est précisément ce qui a plu à la presse colonialiste d'Algérie ...à dresser les uns contre les autres les groupes d'une même famille...différenciés...sans affecter leur communauté d'origine et de vocation*".

Lacheraf s'autorise à un long discours, juste par ailleurs, sur la formation historique de la société et la nation algériennes depuis l'arrivée des Banû Hilâl et leur mode de vie commun avec les Zénètes...tout juste, nous semble-t-il, pour pouvoir affirmer qu'il n'y avait pas de différence entre Arabes et Berbères:

(18) "*D'ailleurs du 12^{ème} au 16^{ème} siècle, un mode de vie commun, des alliances..., des impératifs idéologiques ou sociaux, ont opéré un tel brassage parmi les populations zénète et hilalienne...il est difficile en dehors de la langue, de faire la part de ce qui est arabe et de ce qui est berbère*"

Saisi par le vertige nationaliste et islamique, et croyant devoir démontrer, *en cette occasion*, l'unité fusionnelle de l'Algérie et de ses composantes humaines et culturelles, il attribue aux Berbères, nécessairement fraîchement convertis, une surenchère islamique par le

rôle de redresseur de torts qu'ils ont joué contre les Arabes Hilaliens, présentés comme "*peu enclins à l'observance stricte de la religion*", pour les ramener de force à l'orthodoxie et à la foi islamique. Lacheraf- le penseur, cède le pas devant Lacheraf- le nationaliste qui fait passer le chiisme, les qarmates et leur vision du monde, et d'autres courants politico-religieux de l'Islam, par perte et profit. Il semble adhérer à l'idée de l'existence d'un fidéisme islamique *vrai, orthodoxe*, même s'il est de notoriété que l'Islam officiel répugne à cette idée.

Cette croyance en une foi vraie et unique opposable à une foi imparfaite, faible ou schismatique, est au fondement de la pensée d'un Ibn Taymiyya (dont Ibn Qayyim al Jawziyya et Mohammed Ibn Abdelwahhâb ont été les premiers continuateurs), père spirituel du salafisme et des intégrismes d'aujourd'hui. Le célèbre hadith d'*al-firqa an-nâjiyya*, probablement apocryphe, en est le prototype discursif.

c.L'argumentation par l'acte et le constat réputé

Cependant, le but visé par Lacheraf, par le truchement de cette apologie des actes fondateurs des Berbères, est clair: les Autochtones berbères ont embrassé, jusqu'à l'incorporation, l'Islam sunnite, orthodoxe-quintessence de la culture et la civilisation diffusées par les Arabes- tant et si bien qu'ils se sentirent réincarnés en musulmans *vrais* puis obligés ipso facto de combattre l'hérésie des Arabes Hilaliens eux-mêmes pour les ramener à la *bonne "foi"*! On oublie, pour la bonne cause, les Rostémides, khâridjites, et la fondation au Caire du Khalifat Fâtimide par ces mêmes Berbères.

Par l'exemple de cette *unité fusionnelle* dans le corps de l'autre censée avoir été effectuée par les Berbères, Lacheraf voudrait démontrer l'indivisibilité de l'Algérie et, ipso facto, l'inséparabilité de cette Kabylie, dépeinte par Mammeri dans sa "Colline oubliée", du reste du pays. Cette description même qui est suspectée par ses détracteurs d'être une tentative d'établissement d'un quant à soi particularisant *injuste*. Dans cet ordre de pensée on ne s'étonnera pas de surprendre Lacheraf en train d'enfoncer le clou en rappelant l'arabisation et l'islamisation menée par le réseau de zaouïas kabyles notamment de la Rahmania:

(19) "*En troisième lieu il faut signaler le rôle joué dans nos campagnes du Tell et des Hauts Plateaux par les **talebs** et les **zaouïas** de la **montagne kabyle** jusqu'en 1871...Nous avons à peine besoin d'ajouter que le cheikh **Benbadis** lui-même appartenait à cette branche royale des **Sanhadja***"

La religion islamique, tout comme le christianisme ou le judaïsme, religions sémitiques nées dans la même sphère géoculturelle, a été

adoptée par plusieurs peuples à travers la planète: européens, turcs, chinois, ouzbèkes, tchéchènes, mongoles, iraniens, indiens, pakistanais, noirs africains, noirs américains... Ces peuples s'y sont acculturés et ont d'une façon ou d'une autre servi à sa propagation et avec celle-ci le besoin d'un minimum de connaissance de la langue arabe classique. Pour quoi les Berbères en feraient-ils exception? Ou alors pourquoi le seul fait qu'ils aient participé à cette entreprise mérite-t-il d'être souligné? Les Berbères ne sont pas plus rétifs à la civilisation mondiale de leur temps que les autres peuples de la planète. Les Berbères se sont adaptés aux Phéniciens, aux Romains, aux Arabes... et même aux Français. Ils ont embrassé le judaïsme, le christianisme et l'Islam dans ses diverses factions. Qu'ils aient donné un Apulée de Madaure à la culture punico- phénicienne, un Saint Augustin à la culture romaine et au christianisme, un Benbadis à la culture arabe islamique n'a pas plus de signification que le fait que les Asiatiques y ont donné un Djamel Ed-dine Al Afghânî ou un Deedat... Ceci est si vrai que Lacheraf lui-même conclut par ce qui était au départ déjà une évidence, si tant est que *l'origine* soit d'une quelconque importance:

(20) "*Est-ce à dire que les Berbères ont changé radicalement leurs origines...? Bien au contraire...Au dessus de tous ces particularismes...que d'aucuns exploitent, une nation qui s'élabore, un même peuple constitué d'éléments divers*".

Insister sur ce que l'identité d'un peuple, sa culture, sa personnalité, soient, à quelque moment qu'on les considère, le résultat intégré de l'histoire et non pas d'une origine, d'une essence atemporelle, mérite bien le détour. Il aurait à lui seul suffi contre toute tentation de repli sur un soi mythique et atemporel. La biologie enseigne qu'il n'existe aucun remède contre l'évolution. Mais reconnaître que cette évolution n'efface pas nécessairement tous les faits culturels d'un coup, au moins au niveau mnémonique, serait plus juste et permettrait précisément à cette mémoire-là d'évoluer paisiblement, sans traumas.

Quelle utilité Lacheraf trouve-t-il dans le fait d'accabler Mammeri, sur la base de dires *vraisemblables*, de se revendiquer comme romancier de la *berbérité* et non pas de *l'algérianité*? Et d'en inférer que l'Algérie serait alors "*une patrie oubliée*"?

Mais s'agit-il ici d'un roman ou d'un document historique pour qu'on ait à soulever toutes ces questions à partir de déductions hâtives et de supputations? Un roman est fait de subjectivité, c'est même cela qui caractérise ce genre et si Mammeri y a exprimé sa subjectivité, sa perception personnelle des choses, son affect, on ne peut le lui reprocher. N'y a-t-il pas d'ailleurs comme une odeur de nostalgie du village qui se

dégage de ce roman? Qu'on n'oublie pas qu'il l'a écrit alors qu'il était étudiant et sans doute pas à Ath Yenni.

d. L'argumentation inversée : la colline oubliée n'est pas un document

Lacheraf dit explicitement ne pas reconnaître en l'écrit de Mammeri un document historique et au lieu de l'en dédouaner, il l'accuse précisément comme s'il en était un:

(21) "*Le roman de Mammeri est-il un document? Il ne mérite pas entièrement cette qualification pour sa subjectivité même, son absence de chaleur humaine. Tout est sporadique, fragmentaire... à l'image même de cette conscience des individualistes et des isolés qui ne se réalise jamais sans trahir les siens*".

A fortiori, pourrait-on dire. On reconnaît difficilement ici Lacheraf, plus mesuré d'habitude, et encore moins *la colline oubliée* où on ne peut trouver nulle part ce qui justifierait l'accusation de trahison. La subjectivité est en effet un aspect important dans ce roman et c'est ce qui distingue tout discours romanesque ; mais cette absence de chaleur humaine notée par Lacheraf nous étonne un peu, car, au contraire, celle-ci est si présente que les actants sont très attachants, surtout ceux démunis et malheureux qui se débattent dans des problèmes insolubles pour lutter contre la faim et la maladie avec des moyens dérisoires et que, puisqu'un malheur n'arrive jamais seul, la guerre française vient encore accabler davantage.

e. L'argument détourné

- la possibilité d'écrire différemment

Certes, d'autres auteurs, avec d'autres sensibilités, auraient sans doute écrit ce roman autrement. En focalisant sur d'autres aspects. Ainsi Lacheraf nous dit-il comment, lui, il aurait donné plus de consistance à l'actant « montagne », contemplé par les jeunes à partir de *Taâssast*, en lui donnant l'épaisseur, non pas d'un simple espace topographique, ou d'un espace réel historique dans lequel des personnes, dont Mammeri, auraient vécu effectivement, mais celle d'un espace symbolique. Oui certainement. Sans doute cela aurait-il donné un autre roman, sans ancrage autobiographique comme c'est le cas pour « *La colline oubliée* ». On ne peut certainement pas reprocher, pour autant, à Mammeri d'avoir écrit son roman selon sa propre sensibilité !

Nous comprenons Lacheraf quand il dit comment il aurait, lui, construit le personnage de la montagne:

(22) « ...*La montagne vue d'abord dans son ensemble, évoque dans toute sa grandeur comme un habitat exceptionnel forgeant tout un peuple à son image...tant il est vrai que parler d'une collectivité, c'est avant tout multiplier ses personnages et mettre dans son oeuvre cet esprit collectif et social sans lequel la vie n'est qu'une mince caricature* »

C'est un peu le romantisme révolutionnaire du type, ou l'archétype, de Maxime Gorky, *La Mère*, ou de Nicolas Ostrovski, *Et l'acier fut trempé* ! Le peuple y est nécessairement héroïque et tout uni derrière son élite éclairée. C'est le style révolutionnaire exalté de l'époque en effet. Mais de là à tirer de cette attitude prétexte à une attaque contre Mammeri au motif qu'il n'a pas construit cet actant comme Lacheraf l'aurait voulu, là on tombe dans l'aveuglement nationaliste.

Lacheraf ne se doute de rien quand il accuse Mammeri d'avoir situé son *propos ailleurs* que lui-même l'aurait fait :

(23) « *Mais on s'aperçoit...que le propos de Mouloud Mammeri est délibérément ailleurs, quoique son régionalisme lui inspire, en apparence, de faire l'apologie du haut pays...Mammeri a borné les limites de ce drame de la montagne kabyle : l'émigration et ses causes* ».

Oui, en effet, le *propos* de Mammeri est ailleurs. Il n'est pas pour autant coupable de *régionalisme*. Car cet ailleurs n'a été postulé, précisément, et après coup, que par la critique de Lacheraf. Cet ailleurs n'est pas un espace *inéluçtable* dans ce genre de cas fictionnel ou *préexistant* au roman. C'est l'espace autre *non lexicalisé* dans le roman, mais *rendu par lui imaginable*, et *qu'aurait voulu* y trouver Lacheraf. Lui qui aime à enfoncer le clou, et visiblement non satisfait de traiter Mammeri de régionaliste, il va plus loin et l'accuse d'avoir *l'esprit de clan ethnique* pour avoir fait dire à l'un de ses personnages, Idir, qu'il aimerait rejoindre les Berbères du Rif qui combattaient contre les Républicains espagnols. En plus du fait que les Berbères ne constituent point une ethnie, ni une race, Lacheraf le sait mieux que quiconque, les Rifains tout aussi berbères que les Kabyles ne sont pas pour autant identiques et ne parlent pas le même idiome. Mais soit. Mammeri possède effectivement un penchant pour l'éveil du sentiment d'appartenance à la berbéricité opposable au déni identitaire mené par le mouvement nationaliste sous les auspices de l'identité arabo-islamique totale. Tout le Maghreb est d'origine berbère. Lacheraf le dit aussi ici même et ailleurs dans ses écrits post-indépendance. Pourquoi parler alors « *d'esprit de clan ethnique* » s'agissant de la description de la vie dans une partie de ce pays de Berbères?

(24) *Pendant la guerre civile espagnole, Idir avait appris...que des Brigades internationales se battaient du côté des Républicains. Il se*

serait aussi bien enrôlé de l'autre côté, ne serait-ce que pour avoir des Berbères Rifains comme compagnons d'armes- mais il lui semblait qu'il arriverait plus vite au baroud en s'engageant avec les Républicains ».

En plus on voit bien que le héros, Idir, ne privilégie en fin de compte pas cette option de rejoindre les Rifains berbères, mais plutôt l'inverse et cela pour arriver au baroud plus vite ; c'est tout. C'est une manière d'insister sur le fait que cet actant n'est pas un révolutionnaire politiquement convaincu. Il n'est pas non plus un actant attiré par une espèce de pan berbérisme. Se battre aux côtés des Berbères, expression dilatée du *local* kabyle, ne l'enchant guère plus que de guerroyer contre eux, finalement, en s'engageant avec les Républicains, expression de *l'internationalisme*. Il s'engage donc avec les *Brigades internationales* et dut, par conséquent, combattre les Berbères rifains. Ce fut donc *l'international* qui a surdéterminé le *local* quant au comportement final de l'actant cité et incriminé par Lacheraf. Où donc Lacheraf a-t-il vu cet '*esprit de clan ethnique*' dans les énoncés qu'il retient dans son analyse du roman de Mammeri ? Est-ce seulement le fait que Mammeri rappelle indirectement l'existence d'autres Berbères ailleurs qu'en Kabylie ?

Cet '*esprit de clan ethnique*' qui « *animait notre héros dans son désir de communier avec les Berbères marocains* » n'a pas été décisif quant au choix du côté de la barrière : il se range dans le camp adverse. Pourquoi alors vouloir le faire rentrer sur cette même base, qui a fait chou blanc, au maquis algérien « *pourtant local et berbère* » ? Ce maquis existait-il de façon organisée et visible à cette date ? Si le roman est paru en 1952, cela signifie qu'il avait commencé à être écrit au moins deux années avant.

- construction des actants et Représentation du maquis

Mais force est de constater que Mammeri n'oblitére pas le maquis algérien. Loin s'en faut ; car l'actant « *le barbu* » ou « *ouali* »... sont là pour en témoigner. Cela ne satisfait pas Lacheraf.

(24) « *Les maquisards sont là, on parle d'un document important à faire parvenir avant l'aube à Tizirt, Bougie et Azazga* ». **On parle du chef, le Barbu, un jeune homme qui avait quitté le lycée « sans aucune raison »...en faisant dire à ses parents que « désormais il les ignorait parce qu'il avait fait don de sa vie à quelque chose qu'il serait trop long de leur expliquer ».**

Le Barbu est l'actant qui représente le mieux le maquisard. Ouali n'en est qu'un ersatz que réproverait le Barbu. Ouali, dans le roman de Mammeri, savait que l'assassinat qu'il aurait voulu exécuter sur la personne du colporteur, Oulhadj, pour lui prendre sa femme, Keltsouma, belle et convoitée, n'allait pas emporter l'adhésion de son chef le Barbu.

(24-b) "**Car le barbu, c'était sûr, n'accepterait jamais cela.** Ce n'est pas qu'il fut scrupuleux à la façon d'Ibrahim. Non, le barbu était un autre genre de lunatique, une manière de fou puisqu'il avait quitté le lycée... un dimanche, sans aucune raison..." (La colline oubliée, p 104). Puis, ensuite, Raveh le filou selon la qualification de Lacheraf, savait que

(24-c) **le barbu écouterait comme distraitement le discours d'Ouali, dirait non doucement mais irrévocablement, puis retournerait aux figures de son rêve qui doivent être bien loin de Raveh, d'Ouali, d'Oumaouch, loin de Tasga, loin de tout**" (La C.O., p 105)

On peut seulement dire qu'Ouali, même ayant épousé une grande cause, n'en est pas moins resté un être humain sensible à tout ce qui est de ce monde et à l'amour d'une belle femme. Sauf que *la culture puritaniste, inhumaine, de la société kabyle* décrite (décriée ?) par Mammeri, *offrait peu d'alternatives*. D'ailleurs, c'était l'assassinat aussi qui, conformément aux 'normes culturelles kabyles', aurait dû punir Menach, surpris à l'aube par ce même Ouali, devant la mosquée avant son départ à la guerre, dans un moment de tendresse avec la belle Davda, *son amour interdit*, car mariée à un autre homme qu'elle n'aime pas.

(25) « Tu l'étais tout à l'heure Menach, près de la mosquée, au point que j'ai supposé un instant que Davda était ma femme et j'ai visé, toi d'abord, puis Davda...vous étiez morts tous les deux ». (La Colline Oubliée, P169).

Ouali et son comportement, c'est aussi un *clin d'œil à l'abus de pouvoir* qui pourrait provenir de personnes hors de tout soupçon, car sacralisées par l'opinion.

En effet, les maquisards, même humains et faits de chair et d'os, ne peuvent être représentés ainsi *comme de vulgaires tueurs à gages*. Ce n'est certainement pas pour cela qu'ils ont risqué leur vie en prenant les armes. Ils ont *fait don de leur vie* à quelque chose de plus exaltant et qu'il n'est pas difficile d'expliquer. Libérer leur pays de la tyrannie coloniale qui leur imposait une vie misérable, inhumaine. Voilà ce que le Barbu a trouvé long à expliquer à ses parents quand il leur demandait d'oublier qu'il était leur fils pour certainement mieux appartenir à cette plus grande paternité : l'Algérie et son peuple.

-représentation de La culture kabyle : austère, inhumaine, en putréfaction et repoussante

Sur le registre des amours impossibles, Menach, lui-même, qui est loin d'avoir le tempérament d'un maquisard, se vante d'avoir réussi à empêcher un mariage d'amour entre son ami Meddour et la jolie veuve de

Mokrane, Aâzi, vouée à la misère, la maladie et la désolation, juste par égard à la mémoire toute fraîche du mari de celle-ci !

L'**exaltation de la mort**, fait partie de ces choses culturelles de cette société traditionnelle en décrépitude. Avant de quitter le village, les deux amis passent à *Takorabt*, le **cimetière**. Devant la **tombe** de Mokrane, les amis en route vers la guerre, émus et les larmes aux yeux, tendaient leurs mains vers le ciel pour prier sur l'âme de leur ami commun :

(26) « *De nous tous c'est encore toi qui a eu la meilleure fin. Une vie commencée à Taâssast ne pouvait se terminer qu'à Kouidal, et toi seul as eu assez de force pour monter jusqu'au col* ». (*La Colline oubliée*)

L'évocation relativement rapide du maquis algérien, en formation à cette époque, ne satisfait évidemment pas Lacheraf. Il pense que Mammeri en a fait une insertion tactique. Lacheraf a une autre idée du romancier. Il n'y manifeste pas sa subjectivité. Il y témoigne de son temps :

(27) « *M. Mammeri croit se tirer à bon compte et oublie que le romancier doit être un témoin, l'organe direct ou indirect de ses personnages ; mais comme il ne veut pas que le lecteur...s'excite sur un maquis politique...il se hâte de nous représenter l'un des maquisards, Ouali, sous les traits d'un vulgaire tueur à gages..* »

Cette vision quasi messianique du romancier, (voir la modalité déontique : **doit** être), retrouve bien l'idée du romantisme révolutionnaire évoquée plus haut et qui a longtemps étayé les discussions entre adeptes de l'approche marxiste de la littérature. Mais le maquis, dans le roman de Mammeri, n'est pas figurativisé seulement par l'actant Ouali(1). Il l'est aussi, sinon plus, par le *Barbu* (2), son chef, les « *raisons* (3) [pour lesquelles] *désormais il les [ses parents] ignorait parce qu'il avait fait don de sa vie à quelque chose qu'il serait trop long de leur expliquer* »-raisons, décidément *plus sérieuses que le lien parental*, qui ont fait que celui-ci ait abandonné *ses parents et ses études* et rejoint le maquis, et le *message* (4) *si important* à transmettre aux autres villages lointains et (5) *"les figures du rêve du Barbu"*. Le fait que le maquis soit décrit à portée de main mais hors de vue, entretient le *mystère*, au contraire, et peut le rendre plus *excitant pour le lecteur* que s'il y avait été *banalisé* par trop de descriptions. Mammeri ne le connaissait vraisemblablement pas assez.

- les autres actants perçus par Lacheraf

Lacheraf attaque ensuite le contenu qualificatif et prédicatif de quelques actants. Il ouvre le débat d'une manière qui rappelle clairement son attitude épistémologique décrite ci-dessus quant au rôle dévolu au romancier :

(28) « Sur le plan **purement romanesque**... »

Comme s'il devait y avoir un plan autre que romanesque dans un roman. Il s'agit bien sûr de Menach qui retient le regard attentionné de Lacheraf par le fait de son naturel, du fait « *qu'il adhère au milieu pittoresque et local* », et de « *ses amours avec Davda, cette belle femme sensuelle et piquante* ». Mais quand Menach est décrit entretenant en parallèle une relation homosexuelle avec un berger, Lacheraf laisse éclater sa déception et en incombe la responsabilité à l'auteur :

(29) « *Pourquoi Diantre, ce personnage...normal...éprouve-t-il le besoin, de **par la volonté de l'auteur**, de mener parallèlement à ses amours avec la belle Davda, des amours **contre-nature** avec un jeune berger ?* »

En fait, une autre lecture est possible de cet actant et de ce passage retenu par Lacheraf. Encore une fois, le romancier était libre de construire la trame de son oeuvre comme il voulait. C'est sa perception des choses et sa subjectivité qui sont en jeu dans ce patelin oublié de l'Algérie coloniale, dans lequel il a vécu et avec lequel il a maintenu des attaches au moins affectives. Mais Lacheraf oublie-t-il qu'il s'agit d'amours impossibles avec la belle Davda qui, plus, est mariée, qu'il n'a pu rencontrer physiquement qu'en cet instant fatidique de son départ à la guerre, et grâce à la témérité de celle-ci qui a risqué gros en venant le voir pour tout juste lui dire adieu et lui faire confidence de ses regrets de n'avoir pu nouer une relation naturelle *effective* avec lui- celui qu'elle a toujours aimé, et qu'elle savait qu'il l'aimait, tout en étant soumise à l'hypocrisie de partager la couche de celui qu'elle n'aimait pas, Akli, mais qui était bel et bien son mari !

Cette situation culturelle inextricable faite de puritanisme, d'hypocrisie et de séparation quasi hermétique des sexes (V. *Les exilés sexuels*, de Simone de Beauvoir), contraint, au final, la pulsion sexuelle de ne s'exprimer qu'avec le même sexe. Mammeri n'a-t-il pas décrit dans ce même roman un crime d'honneur que tout le village a plus ou moins tu et accepté (en maquillant la réalité du meurtre) comme une fatalité qui sauve l'honneur ? S'agit-il alors d'un réalisme de la part de Mammeri ? Ou d'une critique acerbe adressée par lui, l'intellectuel en herbe, à sa propre culture vécue qu'il trouve hypocrite et inhumaine ?

L'actant Davda s'est fait fort de le déclarer dès la première occasion de sa rencontre en tête-à-tête avec son amour interdit, Menach, dans un discours empreint de *raison*, *d'amertume* et de *désespoir* féminin, qui dépeint une société hypocrite mais *terrifiante* et *intraitable* à l'égard des humains et de leurs sentiments, qui contraint hommes et femmes à une vie pitoyable de véritables exilés sexuels :

(30) « Oublies-tu Menach **quelle est chez nous la condition d'une femme, qu'elle n'a pas le droit de rester à bavarder avec un homme seule à seul, pas le droit d'attendre tous les soirs même dans le coin le plus caché de son cœur un autre que son mari, qu'elle ne peut surtout pas aller chercher sur la place celui qui compte les étoiles en pensant à elle, pendant qu'elle use la mèche de sa lampe en pensant à lui et se baigne de tous les parfums qui lui plairaient s'il venait jamais ?** » (La colline Oubliée, p156).

Plus loin Davda expliquait à Menach que c'était **par charité** qu'elle ne voulait pas trop s'approcher de lui car son mari, Akli, **même si bon, si aveugle, les autres lui auraient donné des idées et il t'aurait tué**" (p156)

N'est-ce pas, d'ailleurs cela, entre autres, qui fait que Menach ait eu ces déclarations que Lacheraf trouve *impies* et *invraisemblables* et *qui font hurler*. En effet, c'est après avoir constaté que ce monde hostile, inhumain était, en plus, en train de perdre tout ce qui pouvait retenir un homme là bas, qu'il eut ces déclarations et que Lacheraf retient pourtant contre lui :

(31) « C'est le matin de son départ. Il doit rejoindre l'armée....Les vieilles **générations s'éteignent, les amis disparus, l'auteur nous dit au sujet de Menach : « il n'avait plus de raison de tenir à ce coin de terre... »**

- l'argumentation par détournement de sens : « Mourir pour la civilisation »

C'est dans ce contexte de désespoir total, de désillusion, que Menach déclare vouloir aller *mourir* pour la civilisation. Après la nausée existentielle, l'impiété est un sentiment humain qui n'ajoute rien et je ne sais pas pourquoi Lacheraf retient cela :

(32) « Il n'avait plus de raison de tenir à ce coin de terre...**Il pouvait maintenant mourir en héros de la civilisation, n'importe quand, n'importe où, il était prêt et il se battraient certainement très bien** »

A voir le contexte entier de cet énoncé, on voit vite que son interprétation change:

(32-b) " Le cheikh et na-Ghné n'allaient pas tarder à quitter eux aussi Tasga pour toujours. Alors à quoi bon? Il pouvait maintenant mourir en héros de la civilisation " (La Colline Oubliée, P 168)

Même le Cheikh et Na-Ghné, l'accoucheuse, par qui vient, est toujours venue la vie, véritables figures et piliers de la tradition, quittent le village. En somme c'est en *désespoir de cause* que le héros décide de rejoindre les bataillons de la mort pour la civilisation. *L'impiété* de ces propos n'a de sens que si Lacheraf avait compris qu'il s'agissait bien d'un *acte*

suicidaire qu'allait commettre le héros- acte effectivement interdit par l'Islam et les autres religions. Dans ce cas pourquoi accabler Mammeri de cet énoncé et en inférer, à contresens, qu'il s'agissait là d'une volonté d'apologie de "la civilisation" invoquée par les colonialistes ?

Quand Lacheraf pense accabler le romancier en disant :

(33) « *Il aurait fallu à Menach, pour la défendre, que la civilisation se fût installée chez lui sous un autre visage que celui du colonialisme ; qu'elle eut équipé déceimment le pays, résorbé la misère..* »

Il ne fait que confirmer, par une accusation injustifiée discursivement, dirions-nous, ce que dit tout le roman de Mammeri et qui a poussé Menach, son actant « *porte-parole favori* », selon le mot de Lacheraf, au désespoir. Il est si conscient de cette *misère* qu'il opte pour thanatos, puisque Eros ne peut s'y réaliser. Menach est donc loin de vouloir faire acte, par cet énoncé, d'une publicité pour le colonialisme et sa civilisation, ni encore moins un acte « *de gratitude* », comme le suggère Lacheraf, à l'égard de la France, car elle lui aurait donné l'occasion rare d'y « *faire une partie de ses études* ».

Lacheraf aime certains actants. Il y a la pauvre Sekkoura, Moh, *le berger inversi*, Raveh *le filou* ... puis Ibrahim, pieu personnage, qui l'agrée et qui, pense-t-il, contrairement à Menach, n'oubliera jamais la colline natale. Ibrahim la quitte quand même en compagnie de Menach.

Mais pourquoi Lacheraf attache-t-il tant d'importance à ce que ces actants restent tous liés à leur colline ? Nous soupçonnons Lacheraf d'interpréter cette fameuse petite *colline*, *oubliée* par dessus le marché, comme un symbole de l'Algérie entière. Nationaliste qu'il était, il ne voudrait surtout pas que les gens nourrissent des vellétés de quitter leur pays, l'abandonner aux colonialistes. Sinon en quoi cela serait-il gênant que des gens décident de quitter leur colline natale, et même de ne plus aimer le mode de vie qui s'y pratique ? Si c'est bien le cas, il serait injuste qu'il accable Mammeri d'avoir fait dans le *genre régionaliste*, en retranchant cette colline du reste du pays, et ensuite l'accabler une deuxième fois pour le contraire ! Les valeurs n'étant jamais et nulle part dans le monde des vivants des constantes, elles changent à l'insu même des gens qui les tiennent pour inchangées ; les modes de vie évoluent car des gens en décident ainsi pour correspondre à de nouvelles exigences, de nouveaux besoins, de nouvelles valeurs.

- *l'argumentation par le non agrément d'un actant*
« *Meddour* »

Mais l'actant qui recevra de Lacheraf la palme d'or du personnage le plus exécrable c'est de loin Meddour :

(34) « *L'honorable corporation des instituteurs kabyles... mérite-t-elle de se voir **représenter** par ce Meddour, **pédant**, solennel, ami **perfid**e, esprit fâcheusement rétrograde en dépit de ses déclarations progressistes ? Quand cet instituteur libéral, et un ridicule, tente d'hypothéquer cyniquement la main de la jeune veuve, **contre son gré**... s'agissant surtout de la femme d'un ami mort depuis un mois, dans un pays où **les traditions de l'honneur** et le bon sens existent toujours ».*

Mais Meddour (prénom dérivé de la racine kabyle *DR* qui signifie vie), si plein de vie, n'est précisément pas ce qu'on pourrait appeler le *représentant de l'honorable corporation des instituteurs* comme la représenterait dans la vie réelle, non pas dans la fiction, un bon syndicat ou un porte-parole. Mis en contraste avec la **culture locale traditionnelle**, le discours de Meddour énonce la rationalité concise, moderne qui ne cède pas à la fatalité des normes archaïques. C'est un discours de raison pure. La volonté de Meddour consiste à changer les choses et les normes pour mieux correspondre aux besoins des humains. C'est donc le militant non résigné, celui du changement. En fait c'est à travers son discours rationnel, même porté à l'excès, que l'on aperçoit mieux l'absurdité de certaines traditions kabyles montagnardes. Le rôle de l'instituteur qui lui a été attribué ne renvoie pas nécessairement aux instituteurs kabyles réels de l'époque. Il renverrait à mon sens au passeur militant du rationalisme et de la modernité en rupture avec des traditions archaïques qui enferment les humains dans des rapports inhumains et non économiques entre eux et leur milieu. Nous ne voudrions pas invoquer Lévy Brühl, mais on n'est pas loin. Que Meddour ne soit pas écouté, par la population qu'il prêche, va dans le sens de ce que veut Mammeri, car si un tel discours avait été écouté, cette microsociété n'en serait restée peut-être pas là. Ce militant progressiste est atteint lui aussi du romantisme volontariste et révolutionnaire.

Mais celui-ci fut écouté avant! C'est le narrateur qui nous en donne l'information:

(34-b) "*Personne ne l'écoutait; c'est bien de cela qu'il s'agissait quand on n'était pas sûr qu'on aurait à manger encore à la fin de la semaine, quand on ne savait pas si tant de jeunes gens qui étaient partis du village...il en reviendrait un. **Déçu de voir qu'il n'était pas écouté comme jadis**...*" (*La Colline oubliée*, p136)

Les raisons de la perte de prise de ce discours de modernité et de rationalisme sont explicites: la colonisation a apporté plus de misères...et détruit les fondements même du progrès social et culturel. Elle a provoqué un déracinement total. Et voilà encore pour l'apologie supposée de la civilisation coloniale !

Qu'est-ce qui peut être reproché à Meddour quand il critique la société kabyle de la colline oubliée en déclarant:

(34-c) "**Notre société... est mal bâtie. Il est conforme à la nature que l'homme et la femme vivent ensemble; ces deux êtres complémentaires...comme les angles du même nom. Or dans nos mœurs le monde des hommes et celui des femmes sont comme le soleil et la lune: ils se voient peut-être tous les jours mais ils ne se rencontrent pas. Si nos Kabyles savaient le nombre d'accidents, de maladies, d'anomalies de toutes sortes que ce cloisonnement leur vaut, ils seraient tout simplement effarés.**" (La colline oubliée, p 136)

Et voilà que *La colline oubliée* répond bien, à travers les paroles de Meddour, à Lacheraf qui ne comprenait pas la construction de certains actants, notamment l'homosexualité de Menach et de Mouh. Les actants sont des êtres en papier pour reprendre une expression de Greimas. Il faut étudier leur articulation globale, leur hiérarchisation et leur configuration d'ensemble. C'est ainsi qu'ils prendront leur consistance sémantique et sociale.

(34-d) "**Menach sait bien ce que je veux dire et que c'est du mal sur la plaie duquel je mets les doigts que viennent les aspirations nuageuses d'Idir, l'amour compliqué de Mokrane, la vie ambiguë de Mouh, et, pour parler aussi de toi, n'est-ce pas de là que vient ton amour douloureux, Menach?**" (La colline Oubliée, p 136)

Quand le *cheikh*, avec lequel il contraste dans le roman, arrive dans un lieu où Meddour était en train de faire son *magister*, c'est sa place qu'il prend.

(34-e) "**Le cheikh arrivant à ce moment sur la place, délivra tout le monde du prêche de l'éducateur, car Meddour pour montrer qu'il était bien élevé, se leva en même temps que Menach ...pour céder la place au Cheikh. Ce fut la sienne que prit le vieillard.**" (La Colline oubliée, p 137)

Il ne s'agit donc pas ici de représenter l'honorable corporation des instituteurs, mais de mettre un parallèle entre la figure du religieux représentant du savoir traditionnel (vieux et religieux), dont le discours tend, c'est sa nature même, à tout saturer et dominer dans cette société, et le représentant du savoir scientifique (jeune et rationnel), moderne véhiculé et transmis par des écoles, non pas coraniques mais civiles et modernes, condamné par les conditions de vie et l'analphabétisme

("Meddour avait fait le discours en français, personne visiblement n'avait compris", *La C.O.*, P137) régnant à délivrer un *prêche* (c'est le mot de l'auteur) intellectualiste à des gens faméliques.

Mais la question **éthique** posée par Lacheraf est-elle justifiée? Voulait-il *hypothéquer la main de la jeune veuve contre son gré*? Pas exactement. En fait notre héros de la modernité argue du fait que celle-ci était de toute façon malheureuse avec son mari, donc elle l'oublierait vite: (« *Comment n'as-tu pas vu, Menach que ta cousine était très malheureuse avec lui ?* » *C.O.*, P 139). Il est par ailleurs retombé dans la tradition quand il va demander la main de la jeune veuve à sa mère, plutôt qu'à demander son propre avis. Meddour disait à Menach: « *Je convainrais bien Lathmas. C'est encore la coutume, je le sais : la veuve doit attendre trois mois, mais la guerre justifie tout* » (*La colline oubliée*, p139).

A aucun moment, la jeune veuve, Aâzi, n'a eu à exprimer un refus.

En fait tout cela n'était que projet sur la comète que Menach, par le truchement de Ouali, lui en fera passer l'envie. Encore Ouali dans un mauvais rôle de conservation, par la terreur, de la tradition ?

Et c'est encore l'occasion de fustiger la tradition dans les **méthodes barbares** des aïeux par la bouche même de Menach: « *Car, je sais, tu réprouves absolument ces méthodes barbares de nos aïeux* » (*La colline oubliée*, P139)

Meddour, plein de vie comme son nom l'indique est véritablement vivant et vivace:

(34-f) " *Si le village veut être, il doit se lancer résolument dans la voie de la réalisation hardies: il doit construire des égouts... Mais Menach tu ne dis rien?... Ah! Oui, Mokrane a été mon ami aussi, va, mais je sais faire en sorte que toujours ma raison l'emporte sur mes sentiments*" (*La Colline Oubliée*, p138).

Mieux Meddour a, avant d'envisager de se marier, équipé sa chambre d'un ensemble de moyens nécessaires à la vie à deux... chose à laquelle un Menach n'a même pas pensé.

(34-g) « *J'ai fait...dans ma chambre, quelques aménagements sans prétention afin que ceux qui prônent les idées nouvelles soient aussi les premiers à donner l'exemple du progrès...Je prépare Aâzi à un intérieur agréable* » (*La C.O.*, P 138)

En fait la seule chose qu'on reproche à Meddour c'est de vouloir épouser la veuve de son ami, mort depuis peu, en dépit de son argumentation que, de toutes façons, celle-ci n'a jamais été heureuse avec Mokrane et qu'il s'agit de lui ouvrir une perspective dès maintenant afin de lui éviter les douleurs d'un long oubli.

(34-h) « Il faut mettre tout de suite Aâzi dans le bain, lui éviter les douleurs répétées d'un long oubli » (*La Colline Oubliée*, P 139)

Que l'argument n'ait pas été convainquant n'est pas étonnant. Ce fut déjà l'attitude de Menach, porte-parole de l'auteur, qui le traite d'odieux. Le jugement négatif est déjà dans le discours romanesque avant d'atteindre Mostefa Lacheraf. On ne peut donc l'interpréter que comme une tentative de poser une perspective différente à celle retenue par la tradition kabyle et islamique (les quatre vingt dix jours sont une période de franchise posée comme nécessaire afin d'éviter d'éventuelles confusions dans la paternité d'une grossesse qui aurait été laissée par le défunt ou le fruit de la relation avec le nouveau mari).

Interpréter un roman, un discours fictionnel, quand bien même la relation avec l'histoire peut être établie compte tenu du fait qu'une fiction est un simulacre de la société, à travers le prisme d'un horizon d'attente conditionné par la conjoncture ou à travers la projection d'une taxonomie dont le discours ne serait qu'une application méthodique, n'est assurément pas la meilleure méthode pour atteindre son sens profond. Attendre d'un romancier qu'il écrive ce que d'autres auraient écrit à sa place n'est pas non plus concevable. Un roman ne peut être apprécié que comme tel: l'expression fictionnelle d'une subjectivité percevante.

Nous avons produit ici le portrait d'un intellectuel, Mostefa Lacheraf (M.-C. Sahli aussi), pourtant réputé très rigoureux dans sa vision de la société algérienne, son identité et son histoire, dont le propos est entièrement déformé par l'idéologie nationaliste uniformisante dans cette conjoncture précise où il est effrayé de voir une Algérie tout simplement fondée sur la reconnaissance de la pluralité dont fait partie la berbéricité. Car en fait, le régionalisme qu'il voyait dans *La Colline oubliée* se réduit à cela. A cette époque Lacheraf est un jeune intellectuel au début de sa carrière. Vers le crépuscule de sa vie, il écrit un ouvrage (*Des noms et des lieux*, Casbah éditions, 1998, Alger) dans lequel, juste retour des choses, il nous semble revoir cette première position dans un discours serein et d'une rigueur ethnographique et anthropologique certaines qui reconstruit cette Algérie plurielle berbère, arabophone et punique... (V. A. Dourari, « La situation sociolinguistique de l'Algérie, une lecture de mostefa Lacheraf », in *Mostéfa Lacheraf, une œuvre, un itinéraire, une référence*, Coordonné par Omar Lardjane, Casbah éditions, 2006, p.239).

Il déclare alors :

1) « Nous nous apercevions donc que les **cailloux** issus des **roches** rencontrées, les **plantes**, les **herbes** menues et parfois les **oiseaux** petits ou grands auxquels nous dressions nos pièges ou dont nous enlevions les

nids... avaient des **noms berbères** très **anciens**, parfois **arabes** et même **puniques**, c'est-à-dire **phéniciens** » p.10.

Plus loin il reprend l'argument de la **toponymie** nationale et plus tard maghrébine presque entièrement d'expression tamazight :

2) « *Mieux encore... beaucoup de lieux-dits partout en Algérie et même dans les espaces de l'ancien nomadisme bédouin arabophone et le domaine actuel de ses communautés...étaient et sont toujours en très grande majorité d'origine punique ou lybo-phénicienne ou tout simplement berbère, du nord au sud et de l'est à l'ouest de cette vaste contrée* ». (DNDL, p.10).

3) « *Les ... toponymes... à travers toute l'Afrique du Nord constituent...un véritable festival de la langue berbère...bref un inventaire grandiose...un espace géographique modelé par les millénaires et s'exprimant en Tamazight, la nature et les hommes confondus* » p.161.

Les choses, les lieux, nous l'avons déjà dit s'expriment- dans des langues autres que celle de l'Algérie officielle. Mais les Hommes, qui y vivent depuis des siècles aussi possèdent des noms s'exprimant dans des langues autres que celle du lexique officiel des prénoms (v. *Toponymie et anthroponymie de l'Algérie, recueil bibliographique général*, Coordonné par F. Benramdane et B. Atoui, Ed CRASC, 2005 ; *Des noms et des noms...Etat civil et anthroponymie en Algérie*, Coordonné par F. Benradane, Ed CRASC, 2005 ; *Nomination et dénomination, des noms de lieux, de tribus et de personnes en Algérie*, Ed. CRASC, 2005). Une **tradition** de dénomination patronymique existe en Algérie et suit ses propres règles. Pour Lacheraf, **les patronymes en tamazight sont très anciens et en osmose avec l'arabe algérien** :

4) « *Pour ce qui est des prénoms et patronymes d'origine berbère, ils ont tout naturellement plus fréquents en Kabylie, au Mzab, dans les Aurès et certaines aires berbérophones mineures autour de l'Atlas blidéen et du Chenoua, mais existent aussi dans presque toutes les collectivités arabophones à 100% depuis des siècles à travers le pays* » (p151).

5) « *Le cas des prénoms berbères dans ces mêmes milieux, relève, lui, d'un choix traditionnel affectif ne tenant aucun compte des origines et les ignorant même. Il s'agit entre autres de : Mennad, se référant...à l'un des princes fondateurs de la dynastie berbère Ziride du 11ème siècle, et de Wassini, prénom... [de] grand souverain almoravide, d'origine également berbère : Youcef Ibn Tachfine...sans parler de l'existence de prénoms de pure étymologie tamazight dans l'Ouarsenis arabophone et ailleurs* » (Des Noms et des Lieux, p151).

Voilà un Mostéfa Lacheraf que ne pouvait pas prévoir sa lecture biaisée et ses commentaires intempestifs de la *Colline oubliée* de Mouloud Mammeri. Ce dernier, dont certains nationalistes chagrins ne voudraient retenir et cultiver que l'image de berbériste, préoccupé par la berbérité y compris au summum de la lutte contre la colonisation (alors qu'il était impliqué dans ses péripéties selon les témoignages de feu Mhamed Yazid lui-même), était plus un intellectuel algérien, maghrébin et universel (V. ses écrits sur la mort de la civilisation Aztèque). Mais, paradoxalement, ce même Mammeri est revendiqué par les berbéristes eux-mêmes comme fondateur de la revendication de spécificité berbère !

Mohammed Harbi parle de psychose anti-berbériste qui aurait atteint des Kabyles aussi bien que des arabophones durant la guerre de libération nationale où Krim Belkacem, lui-même kabyle, aurait autorisé la liquidation de ses frères de combat comme Bennaï Ouali, Amar Ould Hamouda et Ferhat Ali, accusés en 1949 de berbérisme. (V. Harbi, M., *L'Algérie et son destin, croyants ou citoyens*, Médias associés, 1994).

Ainsi, Mostéfa Lacheraf aura, en substance, revu dans son dernier ouvrage, *Des noms et des lieux...*, sa représentation d'un grand intellectuel algérien et l'aura même rejoint dans sa quête d'algérianité historique fondée sur la *berbérité* et la *phénicité* et l'*arabité algérienne* et maghrébine intégrées articulées sur le mode d'une dialectique de l'un et du multiple (in A. Dourari, *Les malaises de la société algérienne, crise de langue, crise d'identité*, Casbah Ed. 2003, p161).

Mais Mouloud Mammeri, qui fut à l'indépendance le premier président de l'union des écrivains algériens était bien intégré dans le schéma institutionnel algérien. Sa pièce de théâtre « *Le foehn* » a été jouée par le Théâtre National Algérien, son roman « *L'Opium et le bâton* » a été produit par l'Office National du Cinéma (ONCIC) algérien, et il a été aussi directeur du Centre de Recherche en Anthropologie, Préhistoire et en Histoire, Alger. Il présente lui-même ses travaux après coup en disant à propos de « *La Colline Oubliée* » :

« *C'est que j'avais dans l'esprit l'image du village réel...un village oubliés du monde, mais aussi oublié de lui* »...

« *Les quatre romans que j'ai écrits réfèrent chacun à un aspect et à une étape de la vie du peuple algérien durant cette période à la fois décisive et difficile. "La colline Oubliée", c'est le tuf ancestral, celui sur lequel tout le reste allait pousser. "Le Sommeil du Juste", c'est le lieu des situations bloquées et qui appellent d'en sortir. "L'opium et le bâton", c'est l'épreuve de la libération et "La traversée", les lendemains de fêtes* ».

Bibliographie

Dourari, A., « La situation sociolinguistique de l'Algérie, une lecture de Mostefa Lacheraf », in Lardjane Omar (Coordonné par), *Mostefa Lacheraf, une œuvre, un itinéraire, une référence*, Alger, Casbah éditions, 2006.

Dourari, A., *Les malaises de la société algérienne, crise de langues, et crise d'identité*, Alger, Casbah éditions, 2003.

Gorky, M., *La Mère*, traduction de Serge Persky, Paris, Editions Hier et Aujourd'hui, 1945.

Harbi, M., *L'Algérie et son destin, croyants ou citoyens*, Alger, Médias associés, 1994.

Idir al-Watanî, *L'Algérie libre vivra*, Alger, 1949.

Lacheraf, M., *Des noms et des lieux*, Alger, Casbah éditions, 1998.

Le Jeune musulman, Organe des Jeunes de l'Association des Oulamas Musulmans d'Algérie, 1952-54, N°12.

Mammeri, M., *La colline oubliée*, Paris, éditions Plon, 1952.

Mammeri, M., *Entretien avec T. Djaout*, Alger, Laphomic, 1987.

Mehsas, A., *Le mouvement révolutionnaire en Algérie, de la première guerre mondiale à 1954*, l'Harmattan, 1979.

Ostrovski, N., *Et l'acier fut trempé (Roman)*, Paris, les éditeurs français réunis, 1971.

Said, E., *Des intellectuels et du pouvoir*, Alger, Marinoor, 2001.

Veyne, P., *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Seuil, 1978.

Centre National de Recherche en Anthropologie Sociale et Culturelle

Le Maghreb des années 1990 à nos jours :
Emergence d'un nouvel imaginaire
et de nouvelles écritures

Sous la direction de
Faouzia Bendjelid
Mohamed Daoud

Editions |

